

Prix de l'Abonnement — Edition Quotidienne				
1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois	
POUR LES ETATS-UNIS...	\$ 9.00	\$4.50	\$2.25	\$0.75
POUR L'ETRANGER.....	12.15	6.10	3.05	1.05

LE NUMÉRO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement — Edition Hebdomadaire				
1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois	
POUR LES ETATS-UNIS.....	\$3.00	\$1.50	\$1.00	\$0.75
POUR L'ETRANGER.....	4.00	2.05	1.35	1.05

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE PRO ARIS ET FOCIS SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 15 FÉVRIER 1913

86ème Année

Un Métier qui s'en va

C'était à Cottigné, il y a quelques semaines, dans cette singulière capitale où le chemin de fer n'atteint pas et qui n'est qu'un village au milieu des rochers. Cinq ou six journalistes de nationalités diverses se trouvaient réunis dans une salle de la grande bâtisse qui sert de local d'habri à tous les ministères. Là, chaque jour, un fonctionnaire monténégrin communiquait les nouvelles officielles sur les opérations, et là aussi arrivaient les télégrammes du Correspondentz bureau de Vienne, de misérables dépêches rédigées en un français impossible, et le plus souvent sans intérêt. Sur quoi, les reporters s'assayaient tristement devant la longue table qui leur était réservée et s'efforçaient de tirer pour leur journal quelque narration agréable de ces maigres informations.

Un soir que la pâture avait été spécialement pitoyable, un journaliste américain, homme d'expérience à en juger par le nombre des lignes, milles, versets, etc., qu'il a parcourus au Transvaal, en Grèce, en Chine, en Mandchourie, partout enfin où depuis vingt ans on se bat, jeta soudain sur son papier d'un air découragé et tint à peu près ces discours :

— Messieurs, plus d'illusions ! La carrière héroïque des Correspondants de guerre est finie. La guerre ne rend plus, le métier s'en va. Grâce à nous, jusqu'ici, au café, au cinéma, au coin du feu, aux tables de famille, les gens paisibles pouvaient se faire une juste idée d'un carnage, et raisonnablement nous pouvions nous vanter, hier encore d'avoir découvert la guerre à domicile. Hélas ! nous fournirons de moins en moins de ces récits et de ces photographies admirables, aussi dramatiques que scientifiquement intéressantes — obus tombant au milieu d'une formation en ordre dispersé, obus éclatant sur une voiture de munitions, cheval éventré par la mitraille... Car, on doit bien le reconnaître, nous sommes surtout des photographes. Mieux que la phrase la plus pittoresque, une plaque de gélatine montre la position d'un corps, l'expression d'un visage et tous ces mouvements imprévus, inimaginables auxquels se livre une humanité affolée. Aujourd'hui, c'est bien fini ! Nous sommes devenus les bêtes noires de tous les militaires ; on nous redoute comme des témoins gênants, des espèces d'espions qu'on ne fusille pas encore, mais dont il faut se défaire à tout prix... Cela commença au Transvaal. En bons paysans qu'ils étaient, les Boers se méfiaient terriblement de notre corporation. Pas un de nous ne put suivre un seul de leurs commandos, et tous nous dûmes faire campagne derrière les colonnes anglaises.

— Là, on nous offrit galamment beaucoup de champagne, beaucoup de whisky, mais pas l'ombre de nouvelles. Au Japon, en Mandchourie, ce fut pis. Ceux de nous qui avaient jadis accompagné les armées japonaises, furent indéfiniment retenus à Tokio. Après des semaines et des semaines, on leur rendit la liberté. Ils purent fréter un navire et débarquer en Corée. Mais comme ils se disposaient à rejoindre le front, défense leur fut faite de franchir le Yalou, quand déjà le gros de l'armée opérait sous Moukden, à cinq cents kilomètres. Du côté russe, Alexeïeff nous avait tous en horreur. Kourapatkine nous supportait moins encore. Vous vous rappelez, sans doute, la mésaventure du "Times", qui avait armé un navire pour ses reporters maritimes ? Menacé à la fois par la flotte du Mikado et par celle du Tsar, qui ne voulaient rien savoir de cet indiscret corsaire, le yacht, avec ses passagers, dut revenir aux bureaux du journal...

— Rien que pour obtenir le droit de séjourner en Mandchourie — et encore dans quelque trou à cent lieues des opérations — c'était la croix et les larmes ! Pour envoyer un télégramme, il fallait d'abord un visa, ensuite deux, puis trois, puis quatre, et puis la signature du généralissime ; et l'on réussit enfin à faire de nous tous des dépêches furent rédigées en langue russe ! Pas une nouvelle intéressante — pas une, entendez-vous bien ! — n'est arrivée par notre voie de Mandchourie en Europe. Il n'y eut là qu'un seul reporter, le général Kourapatkine, qui, depuis son wagon-lit, télégraphiait directement au cabinet du Tsar.

— Aujourd'hui, vous voyez comme on nous traite. On ne sait rien, on ne voit rien ; et le peu que l'on apprend, on ne peut le télégraphier ! Cette guerre des Balkans ne marquera pas seulement la fin de l'Empire ottoman. C'est pour nous quelque chose de plus grave, c'est la fin, c'est la mort de notre profession ! Et c'est vraiment dommage, au moment où le monde vraiment dévot de plus en plus guerrier. Comptez sur vos doigts, Messieurs ! Depuis vingt ans, le canon n'a cessé de tonner en quelque endroit de l'univers. Chine, 1895 ; Cuba, 1898 ; Transvaal, 1899 ; Chine encore, 1900 ; Mandchourie, 1905 ; Maroc, Balkans, et j'en oublie ! En onze ans, l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre ont augmenté leurs dépenses pour leur flotte ou pour leur armée de plus de onze milliards !

— Nous autres, Américains, qui méprisons si fort autrefois les vieilles nations de l'Europe pour leur ardeur belliqueuse, nous nous entraînons aujourd'hui à la guerre et à cette politique que nous nommons chez nous la politique du gros gourdin. Partout, le même spectacle : des dogues qui se montrent les dents. Et je reste bien assuré que les guerres que nous avons vues ne sont que de misérables engagements de tribus en comparaison des luttes que le monde verra demain. De ce côté-là, tout va bien. Mais quel sort sera le nôtre ? Que fera-t-on de nous, malheureux Correspondants que nous sommes ? Il faudra désormais nous contenter d'envoyer à nos lecteurs l'écho de choses passées que nous n'aurons pas vues, le récit de visites à des lieux où se seront livrés des combats auxquels nous n'aurons pas assisté. Il faudra faire enfin de la littérature ! En vérité, je vous le dis, c'en est fait de notre métier. Nous n'irons plus au front ; nos lauriers sont coupés.

— Ainsi parla notre confrère, moitié sérieux, moitié plaisant, avec cette verve américaine qui n'est pas sans quelque rapport avec celle du camelot parisien. Aujourd'hui, son boniment me revient à la mémoire en regardant une caricature allemande qui représente un reporter de guerre commodément installé au fond d'un puits, sa jumelle à la main, son carnet de notes sur les genoux, tandis qu'en haut, sur la margelle, un factionnaire fait sa ronde.

major ennemi des projets du maréchal. Songez qu'en moins de vingt heures, une dépêche pouvait aller de Moukden à Londres et revenir en trente heures à Tokio. Et dans cette guerre des Balkans, l'indiscrétion d'un journaliste pouvait plus aisément encore compromettre le résultat d'une manœuvre toujours longue sur des terrains difficiles, et quand le mouvement embrassait des effectifs de trois cent mille hommes.

C'est entendu, il faut en prendre son parti. Le reporter sera de plus en plus tenu à l'écart des opérations ; il ne suivra pas la guerre dans son mouvement, dans son évolution journalière ; il n'enregistrera que du passé, des résultats acquis, et dont tous les journaux du monde seront informés depuis longtemps par les agences et les états-majors eux-mêmes. Mais qu'importe ! Ne lui restera-t-il pas un admirable domaine ? Justement ce domaine de la littérature qu'avait bien tort de mépriser notre confrère américain. Car enfin qu'est-ce que la littérature, sinon le talent d'exprimer avec justesse une réalité quotidienne ? Le grand romancier n'est pas celui qui rapporte ou invente des événements sensationnels, inouïs ; c'est celui qui donne un sens à ce que nous voyons tous les jours. De même, sera celui qui dans les guerres futures saura exprimer exactement l'aspect, l'atmosphère d'un pays bouleversé par la guerre et nous intéresser aux êtres et aux choses plus qu'aux événements mêmes. Je suis bien sûr, par exemple, qu'il y avait autant d'émotion à recueillir dans une rue de Constantinople que sur les lignes de Tchataldja, dans un pauvre village abandonné du Monténégro qu'autour du mot "Tarabosch" et de Scutari d'Albanie, dans un monastère paisible de l'Althos que sur les champs de Kumanovo. Ce tragique quotidien, en dehors du champ de bataille, c'est le plus profond, le plus humain, le plus imprévu des spectacles ; et ce spectacle-là, personne ne saurait empêcher des yeux attentifs de le voir. Seulement, pour le rendre sensible, il faut d'autres moyens que ceux du reportage et de l'information. Une création, une interprétation de la vie, bref de la littérature sont ici nécessaires. Par là on rejoint le grand art. Aussi ne serais-je point étonné qu'à l'avenir ce soient de véritables romanciers que les journaux envoient sur les lieux où l'on se bat. Cela s'est déjà vu. Un Kipling, un Conan Doyle ont suivi la guerre sud-africaine ; et chez nous c'est Pierre Loti qui a laissé sur la dernière campagne de Chine le document révélateur éternel.

Dans cette carrière de Correspondants militaires, qui semble devoir plus être réservée, nos romanciers seront d'ailleurs à une excellente école. Ils y trouveront un renouveau pour leur imagination ; et une littérature de plein air et d'action, voilà certes qui vaudrait mieux que nos romans psychologiques, des histoires d'adultère ou des moralités slaves !

JEROME ET JEAN THARAUD.

— Simple moyen, préconisé par l'Académie de médecine pour éviter les rhumes.

— Ne conservez dans votre appartement que les meubles indispensables.

— Pas d'animaux domestiques (excepté, si vous y tenez beaucoup, les poissons rouges dans un bocal).

— Pas de tableaux, pas de rideaux, pas de tapis.

— Que jamais un balai n'opère sur votre parquet ; rien que le nettoyage par l'air comprimé.

— Le susdit parquet doit être en bois très dur. Et ne manquez pas de laisser nuit et jour vos fenêtres ouvertes.

— Avec toutes ces précautions et beaucoup de chance, vous ne vous enrhumerez que rarement.

MEXIQUE

Nous empruntons au Courrier du Mexique le récit suivant, relatif aux désordres qui ont éclaté dans la Capitale, Dimanche dernier.

Mexico, le 10 février. La guerre civile, qui désole le Mexique depuis bientôt trois ans, règne depuis hier matin dans la Capitale.

À quatre heures et demie du matin hier Dimanche, le Général Mondragon, suivi du 2ème Régiment d'artillerie, de la plus grande partie des élèves de l'École d'Aspirants de Tlalpam, se présentait à la porte de la prison de Santiago. Un officier descendait de cheval, frappait à la porte de la prison et demandait au corps de garde de lui livrer le Général Bernardo Reyes, y-incarcéré depuis plus d'un an. La garde de la prison obtempéra immédiatement à l'ordre qui lui était donné. Le Général Reyes sortit de la prison. Il était tête nue et en civil. Un des officiers libérateurs lui donna un cheval et un képi. De là, la troupe se dirigea vers le Penitencier où sans difficulté elle délivra le Général Félix Diaz et tous les prisonniers politiques.

On se mit ensuite en marche sur le Palais National. En route les révoltés avaient été rejoints par de nombreuses autres troupes appartenant à l'infanterie, à la gendarmerie à cheval, etc.

Il était 8 heures et demie lorsque la petite armée arriva au Zocalo. L'alarme avait été déjà donnée et le palais mis en état de défense. Les révoltés furent accueillis par une grêle de balles venues par les mitrailleuses. Un des premiers atteints fut le Général Reyes, qui tomba mort sur le seuil de la porte du palais. Mais hélas ! il ne fut pas le seul atteint ; la rafale meurtrière coucha, sur le sol du Zocalo, un nombre considérable de gens pacifiques, de passants, de curieux ; le feu fut ouvert sur la population de la ville sans avertissement préalable. Rien qu'au Zocalo et dans les rues adjacentes le nombre des morts atteignit plus de deux cents et celui des blessés près de 500.

Après spectacle ! Pauvres enfants au crâne ouvert ! pauvres mères la poitrine traversée se traînant sanglantes sur le sol appelant leur enfant perdu dans la bagarre ; pauvres vieillards gisant à terre, barbarement massacrés par les balles imbéciles ; chevaux affolés, courant par les rues, balayant le sol ; voici ce que nos yeux ont vu.

Pendant ce temps, sans difficulté, Félix Diaz prenait la Citadelle.

Mexico, 11 février. — Un couvent, situé à cinq blocks plus loin que le palais national, a été démolit par un boulet tiré par un canon du parti rebelle, et plusieurs religieux ont été tués.

Le sixième jour de bataille dans les rues de la capitale mexicaine n'a apporté aucun changement dans l'ardeur des adversaires.

Les centaines de mille de spectateurs sont pour la plupart indifférents sur l'issue de la lutte. Ils ne désirent tous qu'une chose, voir cesser cette lutte fratricide, qui sème la mort, la ruine et la désolation. Les deux partis sont absolument déterminés à vaincre ou mourir. Un ultimatum de Madero a été reçu par les rebelles à coups de mitrailleuses ; et plus tard Diaz affirmait à l'ambassadeur des Etats-Unis qu'il avait le contrôle de la ville.

Diaz a l'avantage de la position. Ses hommes sont bien armés et il a des vivres en quantité. Les fédéraux sont plus nombreux, et ils ont des réserves illimitées en vivres et munitions. Le président Madero a reçu hier des renforts. Il en attend d'autres.

Il paraît que le gouvernement a l'intention de raser quatre blocks entiers, composés en majeure partie de résidences, à l'est des positions rebelles, entre l'arsenal et le palais national. La plupart des gens demeurant dans

la zone du feu ont abandonné leurs domiciles ; beaucoup se réfugiaient dans les églises. Le Général Diaz, dans une note à l'ambassadeur des Etats-Unis, a demandé d'être reconnu comme un belligérant, disant qu'il avait la ville en son pouvoir.

L'ambassadeur Wilson a répondu que le Président Madero lui avait affirmé que le gouvernement était encore au pouvoir. Les fédéraux ont subi des pertes importantes en essayant de déloger les rebelles. Il y a eu également de nombreuses désertions ; plus de 200 soldats fédéraux ont été grossir les rangs des rebelles.

Les légations Cubaine et Belge sont devenues inhabitables.

Le Consulat Français a subi le même sort que le Consulat Américain ; le consul a dû transférer son bureau à la campagne. On pense que les diplomates étrangers vont demander aux belligérants de laisser leurs nationaux quitter la ville.

Mme Greenfield, mère de Harry Greenfield, employé par le Mexican Light and Power Co., une société Canadienne, a été tuée dans la rue Victoria. Cela fait la troisième femme de nationalité étrangère victime de la révolution.

Les deux autres victimes sont Mmes H. W. Holmes et Percy Griffith.

Autour de la Sublime-Porte

Mme Marcelle Tinayre, la célèbre romancière de "l'Amour qui pleure", de "l'Ombre de l'amour", de la "Rebelle" et de la "Maison du pêcheur" se trouvait à Constantinople dans les journées de bataille et de révolution qui ont précédé le règne du sultan pacifique, Mahmoud Cheyket pachia, alors maître de la ville et du gouvernement, comme il l'est devenu depuis trois jours, avait établi l'état de siège et obligé les habitants de Péra, de Galata et de Stamboul à s'enfermer dès huit heures dans leurs maisons, sous triple verrou. Mme Suzanne Després, qui était venue avec sa troupe, pour jouer "Phédre" et la "Rafale", dut remettre à des temps meilleurs une représentation attendue impatiemment par le Tout-Péra des premières. L'ambassade de France était gardée militairement par la compagnie de débarquement de la "Jeanne-Blanche" et par trente-six Macédoniens. Dans ses "Notes d'une voyageuse en Turquie", Mme Marcelle Tinayre nous raconte qu'elle a vu passer, aux environs de la Sublime-Porte, des prisonniers qu'on allait juger et probablement fusiller. C'étaient des hodjas, des sofias, et parmi eux un vieil ouléma, à barbe fleurie et turban vert, très vénérable et si vieux que les soldats étaient obligés de la soutenir par les cordes, presque de le porter. Elle eut envie de crier : — On ne le fusillera pas, ce vieillard ! Ce n'est pas possible ! Il est plus qu'octogénaire et dans un âge si avancé il a mille excuses de n'être pas un jeune-turc.

Un matin, la femme de chambre de l'hôtel vint réveiller notre gracieuse et spirituelle compatriote, pour lui dire :

— Si madame se lève vite, nous irons voir quelque chose de très intéressant... tout près d'ici, à Kassim-Pacha... Il y a des "suspendus"...

— Des pendus, ah ! merci bien ! ...pendant au bruit des salves, parmi le frisson des drapeaux verts et rouges, arborés en trophées aux minarets des mosquées, sous un radieux ciel de printemps qui fait vibrer d'une clarté neuve l'antique cité impériale, le sultan Mekmed, toujours résigné, très doux, immuablement fataliste, est allé à la mosquée d'Eyoub, selon la coutume des ancêtres, ceindre le sabre d'Osman et baiser le manteau du Prophète. Autour de lui, dans un cortège éblouissant de broderies, on voit galoper sur des chevaux magnifiques Enver bey, Niaz bey, Mahmoud Cheyket pachia...

Avant de quitter Constantinople, Mme Marcelle Tinayre eut une entrevue avec Mahmoud Cheyket pachia, qui était alors

ministre de la guerre, et qui est maintenant grand-vizir.

— Nous autres Turcs, lui dit-il, nous aimons la guerre. Nous sommes surtout des soldats. Nous nous battons avec plaisir.

— Vous vous êtes battus pour une belle cause. Mais je suis femme. Je suis émue par les morts et les blessés.

— Pourtant vous êtes allée voir les pendus ?

— Jamais de la vie.

— Toutes les dames y sont allées.

— Pas toutes, du moins je l'espère... Ah ! vous pendez, bien quand vous vous y mettez ! Ou à très peur de vous.

— Pas les honnêtes gens... Les autres... Ah ! il y en aura d'autres, beaucoup d'autres, qui seront pendus...

Ainsi parlait Mahmoud Cheyket pachia, dans ce même salon ciré, doré, où sans doute on peut voir encore la tache de sang inéteignant la place où Nazim fut assassiné...—G. D.

Pour les Oiseaux

Une des femmes les plus riches d'Amérique, Mme Russell Sage, veuve du financier du même nom, vient d'acheter, pour le prix de 750,000 fr., Marsh Island, île située au large de la Louisiane, et qui sert d'étape ou de lieu de nidification à des multitudes d'oiseaux migrateurs. Longtemps, on put y voir des colonies de canards et oies sauvages, qui y passaient l'hiver. Les agents des marchands de plume massacrèrent des millions de ces oiseaux. La générosité de Mme Russell Sage fera de Marsh Island un refuge inviolable pour les oiseaux sauvages ; ils y seront protégés par des gardes qui dépendront du Gouvernement fédéral et de l'Etat de la Louisiane. La riche bienfaitrice, qui a déjà dépensé 140 millions de francs en œuvres charitables, est membre de plusieurs ligues pour la protection des oiseaux.

FRANCE

La France Serait-elle une fois de plus, Trompée dans ses Amitiés

Paris, 11 février. — La presse française s'inquiète de bruits en core incertains qui circulent dans le milieu diplomatique au sujet d'une réduction possible et simultanée de serments de la marine anglaise et de celle du kaiser.

En effet il est un fait bien certain maintenant que le programme naval de l'Angleterre a subi de sérieuses modifications, et ceci serait dû à l'entente entre l'Angleterre et l'Allemagne.

On comprend l'émotion bien légitime soulevée en France par cette nouvelle inattendue. L'entente cordiale était en effet basée sur le principe de la défense par terre, confiée aux troupes françaises, tandis que l'Angleterre assurait la paix des mers. Sur la foi de cet agrément le budget naval de la France avait été ces dernières années quelque peu allégé, sans qu'il y eu la semblait-il, matière à s'inquiéter. Mais si l'un des contractants se dérobe même dans une légère mesure, aux responsabilités qu'il a assumées, l'équilibre se trouve fatalement rompu. Et on comprend l'inquiétude des gouvernements qui se demandent si leur bonne foi n'aurait pas été surprise. Le fait brutal est que l'Allemagne va consacrer les fonds destinés auparavant au budget naval, à augmenter son armement terrestre déjà formidable.

Mlle Ethel Roosevelt est fiancée

New York, 14 février. — Le Colonel et Mme Th. Roosevelt ont annoncé les fiançailles de leur seconde fille, Ethel Carew Roosevelt, avec le Dr. Richard Derby de New York.

Mlle Roosevelt a fait ses débuts à la Maison Blanche en 1908. Le Dr. Derby est un gradué d'Harvard de la classe 1903. Le Dr. Derby est âgé de 28 ans, de sept ans l'aîné de sa fiancée.

Incendie

Un incendie causé par des linges qui ont pris feu près d'un fourneau, a éclaté hier matin à 10 heures dans la demeure de John Frank, rue Oak No. 8618. L'incendie a endommagé la maison pour une valeur de \$15.

JAPON

La Situation Devient plus Grave

Yokohama, 11 février. — Les "gento," ainsi sont nommés les vieux hommes d'état japonais, se sont réunis et ils ont déclaré la situation très grave. Ils déplorent les progrès de l'agitation populaire. En effet le peuple semble bien décidé à ne plus accepter d'un ministère dont l'arrivée au pouvoir signifierait de nouveaux armements et par suite de nouveaux impôts. Ce sont là des événements dont la gravité ne saurait échapper aux lecteurs français. Ils ne sauraient oublier que le Marquis Saionji, dont la chute et le remplacement par le prince Katsura, détermina les troubles actuels, avait reçu une éducation toute française, et que sa politique avait été constamment inspirée de libéralisme français.

Si vous avez de l'Argent à Placer, Achetez des Bêtes de Ménagerie

Chicago, 11 février. — Les directeurs de Jardins Zoologiques vont être confrontés avec une situation, pire peut-être que le problème difficile de l'existence chère. Le prix de tous les animaux féroces est en hausse constante. Les serpents pythons ont augmenté de \$500 le pied, les lions valent le double.

C. De Vry, le gardien du Jardin Zoologique du Lincoln Park, a fait part à un journaliste des difficultés qu'il prévoyait.

"Et dire que j'étais prêt à faire construire une nouvelle bâtisse pour les serpents," a-t-il dit, "mais j'y renonce. Un serpent boa de 26 pieds coûte maintenant près de \$1,000. Mais leur prix n'est rien en comparaison de celui des lions. J'ai payé \$1,200 il y a quelques mois pour Roger, notre plus beau lion, il vaut maintenant \$5,000. Les éléphants ont également augmenté de prix, un bel éléphant coûte maintenant \$5,000. Tant qu'au rhinocéros, il est impossible d'en trouver à moins de \$7,000. En résumé, il vaut mieux placer son argent en bêtes fauves qu'en diamants ; elles augmentent de valeur beaucoup plus vite que les pierres précieuses."

Il tue sa fille en se Battant avec sa femme

New York, 14 février. — James Purcell, le doyen des joueurs de New York, qui a juré dernièrement devant la commission municipale, avoir payé pendant dix sept ans la protection de la police, s'est pris de querelle hier avec sa femme. Au bout de quelques instants la dispute tourna à l'air et Purcell fit usage de son révolver. Mme Purcell tomba évanouie et l'une des balles alla frapper leur petite fille âgée de 13 ans, la tuant net.

Purcell devenu fou de chagrin alla se constituer prisonnier aussitôt.

Il fut autrefois l'associé de Rosenthal, dont le meurtre a été cause de la condamnation de l'ex-lieutenant de police Becker et de quatre autres bandits.

Le Dreadnought Arkansas est Renfloué

Washington, 14 février. — Le dreadnought Arkansas qui s'était échoué sur le récif Ceiba, près de Caimanera, Cuba, a été renfloué Jeudi soir et a pu gagner la station navale de Guantanamo. Suivant le rapport, du ministre de la marine, les dégâts sont insignifiants.